

ALAIN
HERVÉ

Préface de Gilles Lapouge



Promesse d'îles

*San Blas, Chausey, Mont-Saint-Michel,
Iona, Barrington, Éléphantine, Manhattan...*

RÉCITS

Esprit voyageur

ARTHAUD

ALAIN
HERVÉ

Promesse d'îles

RÉCITS

Il n'y a pas de grande île, les îles sont petites. Entourées d'eau de toutes parts, les îles sont à la taille de l'homme. L'homme est à la taille des îles. Nous sommes tous des Robinsons. Nous rêvons d'îles dont on ferait un paradis. Sans imaginer que l'on risquerait d'en faire un enfer. Qu'emporterons-nous sur l'île ?

Alain Hervé nous emmène dans les îles de toute sa vie, tout autour du monde, de Chausey à la Polynésie, de Madère aux San Blas, d'Éléphantine à Manhattan – oui Manhattan est une île –, de Venise à la Russie, de Nantucket aux Galápagos, d'Écosse au Chili, du Japon à la Suède et encore et encore... Il raconte leurs arbres, leurs hommes, leurs instants, leurs vents, leurs bateaux, leurs marées, leur vie... jusqu'à leur donner une dimension philosophique sensible.

Désertes ou hérissées de buildings, tropicales ou glaciales, volcaniques ou sacrées. Ce que Dieu a fait de mieux sur la planète Terre, ce sont les îles. Partons pour les îles.

Alain Hervé, métis normand-malouin, né entre le Mont-Saint-Michel et Chausey, écrivain au long cours, animateur persévérant du Sauvage.org, agitateur occasionnel, a créé les Amis de la Terre et Fous de palmiers. Navigateur de temps à autre, Alain Hervé est nésomane à temps plein, ce qui signifie passionné d'îles. Toute sa vie il a recherché les îles, dans tous les océans et toutes les mers, jusque dans les fleuves et jusqu'aux îles imaginaires.

Esprit voyageur

ARTHAUD

Promesse d'îles

*San Blas, Chausey,
Mont-Saint-Michel, Iona,
Barrington, Éléphantine,
Manhattan...*

DANS LA MÊME COLLECTION

Mark Adams, *Machu Picchu, première à droite*

Robin Bayley, *Les Manguiers de Bellavista*

Alain Blottière, *Mon île au trésor*

Virgile Charlot, *Tropique du Bayanda*

Honoré Estienne d'Orves, *Je ne songe qu'à vivre*

Aude de Tocqueville, *Georges Gasté, Traquer le soleil dans
l'ombre*

Roger Willemsen, *Les Bouts du monde*

ALAIN
HERVÉ

Promesse d'îles

*San Blas, Chausey,
Mont-Saint-Michel, Iona,
Barrington, Éléphantine,
Manhattan...*

Préface de Gilles Lapouge

ARTHAUD

Un certain nombre de ces textes sont parus
dans *Le Monde*, *Géo* et *Grands Reportages*.

© Flammarion, Paris, 2014
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-0813-3402-1

*À Charles de Saint-Évremond,
gouverneur de l'île aux Canards
de Saint-James's Park (1698)*

« L'île, ensemble clos sur lui-même, représente le cosmos. »

Ernst JÜNGER, *Chasses subtiles*

« Nul îlot n'est si petit qu'il ne s'y attache tout un continent de pensées. »

Ferdinand GREGOROVIVUS,
Wanderjahre in Italien

« On raconte dans le lointain Est l'histoire d'un bateau qui toucha terre au-dessus du gouffre de l'océan, à des jours de distance de n'importe quelle côte. »

Ursula LE GUIN, *Terremer*

« La mer ne sait pas vieillir... L'île obéissant à l'injonction océane baigne dans l'éternité. »

Michel TOURNIER, *Le Vent Paraclet*

« ... Des terres neuves, par là-bas, dans un très haut parfum d'humus et de feuillages... »

Saint-John PERSE, *Vents*

PRÉFACE

Stevenson s'était bien trompé : toutes les îles recèlent des trésors. Alain Hervé en sait quelque chose. Il a tourné autour du globe pendant un demi-siècle. Il a mouillé l'ancre devant une centaine d'îles et toutes furent des merveilles. Qu'elles soient du Nord ou du Midi, des tropiques ou de l'Hyperborée, sur le chemin des zéphyrus ou sur celui des alizés, qu'elles soient riantes, dévastées ou somptueuses, chacune est une caverne d'Ali Baba.

Encore faut-il connaître les mots qui ouvriront les portes de corne et de brume derrière lesquelles se cache le bonheur des îles. Il faut par exemple savoir qu'une île n'est une île qu'à condition d'être très petite. Dès sa première rencontre avec une île, celle de Chausey, au nord du Mont-Saint-Michel, Alain Hervé, qui était alors âgé de deux mois, a compris la loi fondamentale de l'île... la petitesse :

« [Chausey] s'embrasse du regard. Le troisième jour, Dieu a créé Chausey à titre d'exemple. Ici, ce sera la terre et là, la mer. Rond, ou presque, simple et net. [...] Chausey est parfaite et saisissable. Tout au contraire des continents, dont on peut longer le rivage jusqu'à en mourir. À faire le tour de Chausey, je n'ai pas le temps de vieillir. L'île a une réponse immédiate à tout. Il n'y a pas de grande île. Une île est petite. Tout ce qu'elle propose s'embrasse d'un seul regard, à portée de cri. »

Cette taille minuscule a ses raisons : Dieu, après qu'il eut modelé notre grosse planète, opaque et inconnaissable, s'est dit qu'il avait fait une boulette. Et il a fabriqué en vitesse les îles pour que les hommes « puissent y jouer les jeux de la vraie vie ». Là, au bord des vagues, nous avons à notre disposition un arpent de terre infime. Tout y est à notre échelle : du sable, de la mer, des soleils et du vent, des palmiers, du temps si ralenti qu'on dirait qu'il flotte ou qu'il tremble, une rose des vents ou des rhumbs, des matins, des nuits et des midis, des lunes. L'île possède tout son petit barda, tout son nécessaire. L'île est petite. L'île est immense. Elle est solitaire. Elle est suffisante et on comprend qu'Alain Hervé ait placé son livre sous le patronage d'Ernst Jünger : « L'île, ensemble clos sur lui-même, représente le cosmos. »

Il nous fait ensuite une deuxième révélation : ces milliers de cosmos ratatinés qui flottent sur les océans, au large des continents, se ressemblent. « Il n'y a pas d'île en particulier. Ce que les îles ont de particulier est moins important que ce qu'elles ont de commun, leur nature d'île. » Cette phrase figure dans les premières pages. On se sent alors légèrement découragé. On se dit qu'on va naviguer dans un livre encombré des mêmes mers, des mêmes palmiers et des mêmes splendeurs, quelle que soit la position de chacune sur les méridiens et les parallèles.

Rien de tel, bien entendu, soit qu'il accepte de se contredire, soit que sa tête soit subtile et sache distinguer, sous les similitudes, les radicales différences qui séparent les Galápagos enfouies dans leurs léthargies préhistoriques, les îles Marquises, dégradées par l'Occident et si belles cependant et si noires, l'île Saint-Louis lovée dans la Seine, l'île de Kiji dans le nord glacé de la Russie et son immense église tout en bois, construite sans un seul clou, avec des chevilles de bois, ou bien l'« île » Biwa au Japon, que fréquentèrent Basho, le poète de haïkus, et Hokusai, le « vieillard fou de peinture », ou encore Nantucket,

qui vit Herman Melville appareiller à la poursuite de la baleine blanche.

Alain Hervé est bien équipé pour déceler la singularité de chacun de ces petits mondes. Passionné d'histoire, comme il l'a montré dans son grand livre sur Guillaume le Conquérant, il nous pilote dans le passé de la Dominique comme on feuillette des estampes, il nous peint le bateau de Christophe Colomb soudain venu de la mer, les petites industries du sucre et de l'indigo du XVIII^e siècle, la violence et les douceurs sucrées du temps des Lumières, et l'arrivée, au siècle suivant, de ce médecin écossais, John Murray, qui inventera le citron vert ou lime.

Chaque île est un microcosme de l'histoire universelle : s'il se rend à Iona, en Écosse (voir le chapitre sur Iona), il se souvient que saint Colomba y aborda en 563 avec ses douze moines, en vue d'évangéliser la Grande-Bretagne, et qu'ensuite les Écossais y enterrèrent « quarante de leurs rois dont Duncan que tua Macbeth et bientôt Macbeth lui-même [...] ».

Alain Hervé possède un autre avantage : il est botaniste. Je suppose qu'il est botaniste du dimanche, car rien, dans ses mots, ne pèse ou ne pose. Sa dérive entre les îles est une promenade dans un herbier fabuleux. Vous y trouverez les herbes un peu amères qu'on cueille sur les estrans de la Normandie, l'obione et la salicorne. Vous y trouverez les palmiers qui sont presque partout ; Alain Hervé en connaît chaque fruit et chaque stipe, connaît la musique que font leurs palmes, les usages de leurs fruits, de leurs tiges, de leurs fleurs et de leurs racines.

Ce livre est comme une île : il n'est pas très gros, mais il se débrouille pour que tiennent à l'aise en son sein les objets les plus dissemblables : des beautés invisibles et des beautés offertes à tout venant, des saisons en enfer et d'autres en paradis, des histoires étranges et des mystères, des fruits, des herbes

Promesse d'îles

et la vieille rumeur des océans. Son langage est une fête. Il nous introduit dans les lointains du monde, en silence, comme on écarte le voile du tabernacle.

Gilles LAPOUGE

CHAUSEY, FRANCE
ARCHIPEL CHAUSEY AVANT TOUT
48° 52' N • 1° 49' O
1932-2013

D'abord la mer, les îles. J'y suis encore hier, dans cet archipel de granit normand que les Français ignorent en général. Qu'ils continuent de l'ignorer. Merci. Disons qu'il se trouve au nord du Mont-Saint-Michel. J'y suis venu pour la première fois, j'avais deux mois.

La mer est haute. Nous sommes en grande marée de 110. C'est le soir. Devant la fenêtre, le soleil colore en orange vif l'îlot de l'Ébauché. Il se couche encoint de rayon vert. Ce sera pour ce soir ? L'horizon est dégagé. Il y a de la somptuosité dans l'air.

Je fréquente ces îles depuis mon enfance ; je reste saisi par l'ampleur du geste de la marée, ce balancement colossal des éléments. Deux fois par jour, cette respiration géologique...

Participer à ce phénomène ne peut pas ne pas donner une mesure à la suite de son existence. Chausey est mon château d'Ardis.

Ça marne. Quatorze mètres. Deuxièmes plus fortes marées du monde après la baie de Fundy, au Canada. Rythme, portée, étendue, irrémédiable... le monde se balance au rythme de la marée. Va-et-vient.

Tumescence : montée, détumescence : baissée. Plénitude de la haute mer, absence de la basse mer. On utilise avec la marée les mots de la musique et du sexe...

Basse mer, rien n'annonce son retour. On marche sur la terre des poissons. Autrefois à Chausey, les vaches de la ferme se déplaçaient d'île en île à marée basse, à la recherche d'herbe fraîche. Elles connaissaient les heures des marées. Il n'est arrivé que très rarement qu'elles se noient. Les tondeuses ont remplacé les vaches. Les gîtes à touristes ont remplacé la ferme, les marées sont encore là.

Dans l'estran de haute mer, on récolte des herbes et des feuilles pour la salade, obione et salicorne.

Dans ce pays de pêche à pied à basse mer on redevient chasseur-cueilleur, non : plutôt pêcheur-cueilleur.

Ces herbes inhabituelles effraient beaucoup de « tasteurs ». Ils leur trouvent des amertumes et une salinité excessives. Ils s'effraient de n'avoir pas eu à les acheter en boutique. Ce qui certifierait leur comestibilité.

Ils en ont goûté autrefois, confites dans le vinaigre, mais jamais crues en salade. Manger de la mauvaise herbe ?

Nous en faisons une importante consommation avec le maque-reau, le lieu, le bar, grillés au fenouil sur le feu de bois. Les créatures végétales et animales de la mer se retrouvent dans notre estomac. On digère la mer.

On marche chaque jour entre les blocs de granit et les dunes, entre pluie et soleil, entre faim et digestion, entre mollets fourbus et chevilles dansantes. En passant sous le château de Louis Renault, ancienne résidence du constructeur automobile, on retrouve chaque année ce couple d'Adam et Ève gravés d'un seul trait dans la paroi de l'ancienne carrière de granit par Jacques Boullaire, le frère de Mme Renault, qui vécut en Polynésie, où il peignit les vahinés comme l'avait fait avant lui Gauguin.

Les plus hautes marées ont laissé aux pieds du couple adamique une jonchée de fragments végétaux et de débris de plastique que le ressac a fragmentés. Le ressac remâche nos

ordures, jusqu'à leur redonner un semblant d'éléments de la nature.

On reste des heures du côté de l'anse à la Truelle, acagnardé dans le sable à l'abri du vent, à regarder monter et descendre la mer. On laisse ses neurones aller vers des lenteurs inattendues, proches du rêve. La laisse de varechs séchés pourrissant dans l'épaisseur produit une légère odeur de retour aux molécules basiques.

On se souvient de cet archipel suédois de Tjolöholm près de Göteborg dans le film *Melancholia* de Lars von Trier. Il aurait pu tourner son film ici, à Chausey. Nous avons tous une *Melancholia* cachée en nous. C'est notre propre mort qui « se rapproche de nous à quatre-vingt-dix mille kilomètres par seconde ». Allez revoir *Melancholia*, c'est du radical philosophique.

Sur ce, j'apprends qu'*Atriplex*, que j'ai d'abord connu sous son nom australien de *old man salt bush* (le « buisson salé du vieil homme »), serait comestible. Il en pousse devant ma porte. C'est un cousin botanique de l'obione. On ne sait rien.

Pour le bain de mer, prévoir un bon pull-over.

Revenons au fondamental îlien, isolâtre. Pratiquons la néso-manie, la passion radicale des îles. Irrémédiable. Les îles avant tout. Les îles en mer et contre tout.

J'écris à propos de Chausey depuis des dizaines d'années, sans venir à bout de ma fascination, de mon incompréhension, de ma stupeur.

J'ai consacré à Chausey un livre sous-titré *Imago mundi* qu'illustra Yves de Saint-Front, lui aussi îlien de Moorea, de Tahiti et de Chausey. « Image du monde », voilà ce que signifie Chausey pour moi. J'ai mesuré le monde à l'aune de Chausey, de son granit, de ses marées, de sa froideur, de sa violence... je ne suis jamais arrivé quelque part sans le comparer à Chausey.

J'écrivais déjà en 1980 et quelques : « Chausey est une île entourée d'eau de toutes parts. Petite. Elle s'embrasse du regard... Le troisième jour, Dieu a créé Chausey à titre d'exemple. Ici, ce sera la terre et là, la mer. Rond, ou presque, simple et net. »

Les îles sont radicales. Elles appartiennent aux premiers modèles. Et c'est pour cela que nous les avons en tête. Elles restent dans un complet désordre.

Ne cédez pas sur les îles. Elles sont la mémoire du monde avant le monde.

Il n'y a pas d'île en particulier. Ce que les îles ont de particulier est moins important que ce qu'elles ont de commun, leur nature d'île... Ne cédez pas sur les îles... Soyez radical sur les îles...

Chaque homme est une île avec ses oiseaux, ses arbres, ses caches, ses ombres, ses sources, où peut-être personne n'abordera jamais. On n'explique pas autrement l'étrange histoire de l'humanité, sa folie meurtrière, son désespoir, son espoir, ses désirs, sa jouissance, son innocence. Chaque homme est une île ; alléluia.

Ne cédez pas sur les îles.

J'ai un faible pour l'île. Elle correspond à une idée claire dans mon esprit, elle me rassure. Elle est isolée, identifiable, protégée de l'extérieur. Son rivage est son épiderme.

Chausey se termine quelque part rondement, et ses limites finissent par se rejoindre en aucun point et en tous les points. Chausey est parfaite et saisissable. Tout au contraire des continents, dont on peut longer le rivage jusqu'à en mourir. À faire le tour de Chausey, je n'ai pas le temps de vieillir. L'île a une réponse immédiate à tout. Il n'y a pas de grande île. Une île est petite. Tout ce qu'elle propose s'embrasse d'un seul regard, à portée de cri.

Chausey par le fond s'appuie sur la planète et lui emprunte sa robustesse granitique.

Promesse d'îles

Les îles sont à peine habitées et de préférence désertes. Parce qu'avec île on construit solitude. Les îles sont des forteresses contre le bruit, la distraction, le commerce et le monde. Le temps ne peut s'en enfuir. Les îles sont paradis ou enfer, selon l'usage que l'on en fait et le temps que l'on y passe.

On croit l'avoir aperçue à l'horizon entre deux nuages, mais on la dépasse, et l'océan au-delà est sans limites.

Chausey est sur la route du vent qui l'emporte immobile comme une chevelure. Des arbres brisés sur la mer et des oiseaux dans le ciel l'annoncent, à moins qu'ils ne la rappellent une dernière fois. Ne cédez pas sur les îles. Elles sont le monde. Alléluia les îles.

Il faut partir vers les îles. Mourir, c'est partir une dernière fois vers les îles.

BARRINGTON (SANTA FE), ÉQUATEUR
DISCOURS SUR L'ORIGINE DES ÎLES
0° 30' S • 90° 8' O
1965

Vagues courtes en escalier, arbres chargés d'oiseaux à la dérive, flotteurs rouges des lignes de pêcheurs japonais, et quelque part, perdue au milieu des courants imprévisibles, invisible, l'île déserte de Malpelo. La mer qui sépare l'archipel des Galápagos des côtes d'Amérique du Sud est incohérente. On sait quand on y entre, on ne sait pas quand on en sortira. Il y a bien des années, le *Cristobal Carrier*, qui assurait le courrier au départ de Guayaquil, chercha les îles dans la brume sans les trouver. Au retour, le capitaine annonça : « Les Galápagos ont disparu. »

Nous les avons vues surgir de la mer, Fata Morgana, pyramides brillantes de cristal. Ce n'était qu'une farce optique du soleil. L'évêque Tomas de Berlanga, leur découvreur en 1535, les appelle Encantadas. Charles Darwin, ballotté à bord du *Beagle*, répète avec rage entre deux nausées : « Je déteste, j'abhorre la mer. » Il est passé par ici avant nous, il y a plus d'un siècle.

Lorsqu'il débarque sur le sable roux de l'île Chatham en 1835, il a vingt-six ans. Soulagement de retrouver sous ses pieds la terre ferme. Il regarde amoureuxment ces scories volcaniques, cette végétation terne. Il est aux aguets. Il pressent. Ne se trouverait-il pas devant un morceau unique de l'écorce terrestre, un archipel hors du temps, oublié des hommes, où

seulement quelques espèces animales ont mijoté en vase clos, loin de toutes les influences continentales ?

Il observe le regard perdu des antédiluviennes tortues géantes, les crabes rouges à la limite du ressac, les iguanes terrestres blonds et flasques dans leur peau trop large, les iguanes marins noirs et quelques oiseaux. Et c'en est à peu près terminé à vue de nez, de la première liste des espèces vivantes, si l'on met de côté les quatre cents Équatoriens qui viennent d'annexer l'île trois ans plus tôt.

Il prend des notes. Il relit dans la Bible le récit des sept jours de la Création. Depuis que Dieu a modelé ce monde avec l'argile, il y a quatre mille ans, personne n'y a remis la main. Et puis il rembarque. Il reste tourné vers les îles qui s'éloignent. Il a acquis une conviction : ces terres sont uniques dans leur genre. Ce qui s'y est passé, ce qui s'y passe ne peut s'expliquer avec les connaissances scientifiques de son temps. Il se souvient de sa lecture de *Recherches sur l'organisation des corps vivants* du génial visionnaire Lamarck. Ces sommets noyés à perpétuité dans les nuages de la *garua*, une sorte de brume, recèlent un mystère. Il n'a pas encore trouvé. Cela a à faire avec l'isolement. Il répète « l'île hors du temps » et il s'endort.

Vingt-cinq ans plus tard, il porte une barbe blanche, ressemble au portrait qui nous est resté. Depuis vingt-cinq ans, il confronte les théories de Lamarck sur l'évolution et celles de son grand-père, Erasmus Darwin, à ce qu'il a vu aux Galápagos. Et il écrit à son tour. En 1859 apparaît en librairie un petit livre qui n'a pas fini de soulever encore de nos jours de furieuses polémiques : *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*.

La plupart des hommes qui vivent aujourd'hui aux Galápagos ne connaissent de Darwin que le nom donné à la station de l'Unesco à Academy Bay, sur l'île de Santa Cruz. On y gère le présent et l'avenir des espèces animales et végétales rares des îles, tout au moins de ce qu'il en reste.

Lorsque je suis arrivé aux Galápagos en 1965, les îles semblaient encore vierges, ou presque. Qu'est-ce qu'un territoire vierge ? L'était-il à l'époque de Darwin ? Les flibustiers et les baleiniers y faisaient relâche depuis des siècles pour y remplir leurs caisses à eau et leur cambuse de viande de tortue géante. On estime, Dieu sait comment, que cent cinquante mille tortues furent ainsi capturées sur un cheptel total de deux cent cinquante mille. Certains, pour ne pas s'encombrer, prélevaient seulement le foie de l'animal et le laissaient crever sur place.

Sur Barrington, ou Santa Fe de son nom équatorien, où nous faisons escale, il n'y avait pas d'établissement humain, et les milliers de chèvres qui dévastaient l'île venaient d'être exterminées par une expédition de l'Unesco. La flore et la faune d'origine reprenaient leur souffle. De nouveau les iguanes terrestres se retrouvaient à manger les raquettes des cactus opuntias. À peine débarqué, j'en vis un, qui de ses pattes antérieures arrachait les épines avant de mordre dans la chair verte et spongieuse. Le régal de l'iguane. Il mastiquait très lentement tout en me regardant d'un seul œil. Un œil vif et indifférent.

Aux Galápagos, jusqu'à l'arrivée des humains, les reptiles sont l'aboutissement de l'évolution des êtres vivants. Il n'y a aucun mammifère. Herman Melville fait escale aux Galápagos six ans après Darwin. Il n'est pas encore écrivain, mais simple matelot à bord du baleinier *Acushnet*. Il ne rêve que de débarquer. Mais l'aridité des Encantadas le rebute. Il attend la prochaine escale, aux îles Marquises, où il trouvera les délices polynésiennes annoncées par les récits de ses prédécesseurs. Eut-il connaissance des observations que Darwin avait pu faire ? Lui aussi fut frappé par la permanence des choses, la substance palpable du temps. Il écrit : « Ici le changement n'arrive jamais, changement des saisons ou des peines. » Et à propos des tortues : « Elles viennent de sortir en rampant de dessous des fondations du monde. » Cette phrase me revient à l'esprit pendant que je regarde mon iguane à peau claire mâcher

en dehors de mon temps humain, dans les cavernes de son temps de reptile.

Nous avons installé notre campement dans une petite baie au nord-est de l'île. L'entrée n'en est pas cartographiée. Nous avons sondé avec le canot, avant d'y pénétrer avec le bateau. Le mouillage est précaire, ouvert au vent d'est. Nous nous tenons en alerte. Nous sommes au bout du monde, entourés d'une dizaine de phoques qui nous accompagnent jusqu'au rivage de sable. Melville, dans le livre *The Encantadas* qu'il écrivit plus tard, raconte que des flibustiers y auraient un temps entretenu une base arrière dans « un mouillage abrité de tous les vents ». Nous ne l'avons pas trouvé.

Dans de telles circonstances, il faut recouvrer ses esprits. Je m'assieds en haut de la plage, hors de portée des crocs du phoque mâle qui aboie autour de son harem.

Je suis donc aux Galápagos. Qu'est-ce que j'en aperçois ? Comment me rentrent-elles dans la cervelle ? Qu'est-ce que je comprends des Galápagos ? Soupçon de n'être pas à la hauteur des circonstances. Soupçon de se contenter de reconnaître ce qu'on a déjà lu à propos de l'endroit. Soupçon de penser à travers les écrits et les paroles de ses prédécesseurs.

Je prends mon carnet, je l'ai aujourd'hui sous les yeux et je note : « Les crabes rouges montent sur les blocs de lave noire et sont sans cesse balayés par le ressac dans les algues vertes. Tourbillons rouge et vert. Les phoques ont une robe noire dans l'eau qui devient blonde hors de l'eau lorsqu'elle sèche. Un petit aigle s'est perché sur le fusil que lui tendait Bernard lorsque nous avons débarqué. Les cactus opuntias sont grands comme des arbres, leur tronc est rouge orangé, écaillé comme une peau de reptile. Les vieux phoques mâles, écartés de la compétition par les plus jeunes, se sont réfugiés sur une pointe rocheuse. Ils dorment, mangent, plongent pour pêcher et deviennent énormes comme des vaches marines.

« Les iguanes marins noirs restent immobiles en grappes sur les blocs de lave au bord de l'eau, après avoir plongé ; lorsqu'ils sèchent, leur peau devient grise de sel. »

Je note encore : « Si l'on peut s'échapper de cette planète par une rupture dans le tissu de l'espace-temps, ce doit être ici, parce qu'on ne peut pas aller plus loin sur terre. Nous sommes au bout. Si l'on peut imaginer le bout d'une sphère. » Et le silence autour de moi me ramène à cette réflexion. Cette île sans hommes, peuplée d'animaux préhistoriques, avec le ressac seul pour l'animer. On sent dans l'air un parfum de planète. On est ici et partout. Merci les îles.

La mer bleue, la plage blanche comme si elles étaient écrasées, horizontalisées par le poids du soleil de l'équateur que les géographes ont fait passer par ici, invisible. Je ferme les yeux ; suis-je encore moi-même ou différent ? Je ne réussis pas à absorber ce paysage, il refuse que j'y pénètre, je suis encore à l'intérieur d'une image. L'image des Galápagos décrite, retouchée, enrichie par les notes des explorateurs et des voyageurs successifs.

La nuit est tombée, nous rentrons à bord (nous sommes quatre : Anne, Bernard, Robinson et moi) dans notre bulle d'environnement humain pour dormir. Je m'allonge sur le pont. Le ciel est plus bleu, plus lumineux, plus chargé d'étoiles que je ne l'ai jamais vu ailleurs. Un satellite qui défile lentement au milieu des étoiles me donne le sentiment que les hommes ont pollué de leur mécanique ce grand espace où jusqu'à présent n'avaient vécu que leurs dieux.

Nous dormons en nous relevant sans cesse pour écouter le silence, le vent, vérifier la tenue du mouillage. L'île autour de nous paraît vide. La lune éclaire le fond de sable en dessous de nous et la coque semble être en lévitation dans l'eau qui a perdu son bleu. Les phoques dorment, tas noirs dispersés sur la plage.

N° d'édition : L.01EBNN000326.N001
Dépôt légal : janvier 2014